

---

SUDHIR HAZAREESINGH

## CONSTRUCTION ET LIMITES DU MYTHE GAULLIEN

**D**e Gaulle est devenu l'archétype du héros positif : c'est le premier résistant du 18 juin 1940, l'homme providentiel, le père fondateur de la V<sup>e</sup> République, l'éducateur politique, le prophète, le sage, et – plus récemment – l'incarnation des vertus publiques et privées. Il représente l'idéal du politique : c'est le personnage historique préféré des Français dans les sondages depuis les années 1980 ; des centaines d'ouvrages lui ont été consacrées par ceux qui l'ont connu, de ses ministres à ses cuisiniers ; il est élogieusement cité par les hommes politiques, de droite comme de gauche ; il inspire les écrivains et les romanciers ; il a son monument pharaonique à Colombey-les-Deux-Églises, sa statue martiale aux Champs-Élysées, ses musées à Paris et à Lille ; une commune sur dix en France possède sa rue, son avenue, ou sa place Charles-de-Gaulle. Et à chaque élection présidentielle – nous en avons encore fait l'expérience en 2017 –, les principaux candidats – d'Emmanuel Macron à Jean-Luc Mélenchon, en passant par François Fillon et Marine Le Pen – rivalisent de références zélées au grand homme pour souligner à la fois leur légitimité et les carences de leurs adversaires. De Gaulle, en bref, est la figure incontournable de l'imaginaire politique français contemporain – comme le démontre bien ce numéro spécial qui lui est consacré.

123

### LE MYTHE DE GAULLE PAR DE GAULLE LUI-MÊME

Cependant, avant d'incarner cette exemplarité – on l'a un peu oublié –, de Gaulle fut aussi diabolisé, surtout de son vivant : l'imaginaire politique français est richement peuplé de figures sataniques, et de Gaulle a longtemps occupé une place privilégiée dans cette démonologie, aux côtés notamment du général Boulanger et de Napoléon III. Pendant

la Seconde Guerre mondiale, on l'a appelé « général Micro », vendu aux Anglais (ce qui est cocasse lorsqu'on sait à quel point les rapports entre Charles de Gaulle et Winston Churchill étaient compliqués – un jour, Churchill lui a même dit, dans son français un peu approximatif : « De Gaulle, si vous m'obstaclez, je vous liquiderai »); l'extrême droite l'a accusé de trahison, sous Vichy et, plus tard, pour sa politique algérienne; et avant de l'encenser aujourd'hui, la gauche l'a qualifié de dictateur, de fasciste, d'agent du grand capital, de concepteur du *coup d'État permanent* (titre d'un pamphlet aussi brillant qu'outrancier de François Mitterrand), et comparé à Napoléon Bonaparte, et même à Pétain. Ces représentations négatives ont aussi nourri sa légende : appartenir à l'histoire, c'est appartenir à la haine, comme le rappelle Malraux. Mais elles ont disparu de nos jours – ce qui prouve le dynamisme, la créativité, la capacité d'adaptation, la ténacité de la légende gaullienne. Le Général l'avait bien prédit : « Tout le monde a été, est ou sera gaulliste. »

124

C'est donc cette montée en puissance qui sera racontée ici, cette fabrique de la légende : comment et par quels moyens la figure héroïque du Général s'est imposée dans l'imaginaire collectif – et aussi ce que ce phénomène nous révèle sur la culture politique nationale. D'abord (à tout seigneur tout honneur), il faut insister sur la contribution gaullienne, car c'est le Général lui-même qui a le plus œuvré à fabriquer sa propre légende. Depuis juin 1940 et jusqu'à ses derniers moments (le retrait de la vie politique, le silence, l'organisation de funérailles simples à Colombey, le refus d'obsèques nationales), de Gaulle a toujours pris grand soin de se mettre en scène : cet artiste du politique a utilisé tous les éléments à sa disposition pour construire son personnage. Prenons l'exemple de l'appel du 18 juin 1940, date canonique dans la mythologie gaullienne. Les historiens s'accordent sur ce point : très peu de Français entendirent l'Appel du Général, même parmi ceux qui voulaient continuer le combat contre l'occupant allemand (selon la formule consacrée, ceux qui entendirent l'Appel ne le comprirent pas, et ceux qui avaient déjà compris ne l'ont pas entendu). Mais c'est de Gaulle qui construisit la légende de l'Appel, notamment à travers l'auto commémoration. Chaque 18 juin, pendant la guerre, il évoque son propre discours, tout en radicalisant progressivement sa signification et sa portée : en 1942, dans son discours à l'Albert Hall, il lui donne un sens républicain; et en 1944, à Alger, il affirme que, si son appel avait eu quelque résonance, c'était parce que la « nation française avait jugé bon d'y répondre ». Voilà, dans cette transformation d'un geste isolé en plébiscite national, un exemple parfait du grand illusionnisme gaullien. C'est précisément ce que Roland Barthes

appellera un peu plus tard une « mythologie » : la représentation d'une contingence de l'histoire en une nécessité impérieuse.

#### UNE LÉGENDE CONSTRUITE PAS À PAS

Mais ce mythe ne s'est pas fabriqué par la seule volonté du Général. Il a été porté par des élites intellectuelles et politiques, par des institutions, par des groupes sociaux, par des associations d'anciens combattants, et surtout par la masse des citoyens ordinaires – et comprendre la gestation du mythe, c'est aussi essayer de saisir comment a pu s'établir ce rapport affectif privilégié entre de Gaulle et les Français. Une source capitale ici est la correspondance reçue par de Gaulle. Ces lettres sont un peu éparpillées (aux Archives nationales, à la fondation Charles-de-Gaulle, aux archives départementales de la Haute-Marne et à la chancellerie de l'ordre de la Libération ; certaines sont encore conservées par la famille, notamment les lettres à sa fille Élisabeth). Ces lettres représentent une somme considérable. Il faut savoir que, pendant ses années présidentielles (entre 1958 et 1969), de Gaulle recevait en moyenne cent mille lettres par an, avec des pics spectaculaires lors d'événements particuliers : vingt-deux mille lettres lui sont ainsi adressées fin janvier 1960, lors de la semaine des barricades à Alger, et quarante mille en avril-mai 1969, au moment de sa démission. De Gaulle répondait parfois directement à quelques-uns de ses correspondants, à partir d'une sélection présentée par son secrétariat et qu'il emportait avec lui en fin de semaine à Colombey.

125

Ces lettres à de Gaulle s'avèrent précieuses surtout de par le regard intime porté sur le Général. Toute la gamme de la typologie épistolaire y est représentée : on y trouve la confession (quand les correspondants racontent leur vie, souvent douloureuse, au Général) mais aussi la polémique (quand l'action et la parole gaulliennes sont dénoncées, parfois de manière haineuse). Mais le genre le plus répandu est l'admiration, lorsque de Gaulle fait l'objet d'affection, de respect et souvent d'amour. Considérées dans leur ensemble, ces lettres jettent une lumière fascinante sur les représentations charismatiques du pouvoir à l'aube de la V<sup>e</sup> République, tout en témoignant de la capacité gaullienne à incarner les différentes figures du mythe politique : le sauveur, le prophète, le juste, et le père – des jeunes femmes lui demandent la permission de se marier (et par ailleurs ses gardes du corps l'appelaient « pépère »).

Prenons à présent la mesure du développement chronologique de la légende gaullienne. Cette construction se fait par paliers successifs, au

126 cours d'une période qui s'échelonne sur une cinquantaine d'années. La première étape, on le devine déjà, c'est bien entendu la Résistance, où de Gaulle émerge comme l'incarnation de la souveraineté nationale : il est le libérateur, le sauveur de la patrie (ces expressions apparaissent déjà dans sa correspondance personnelle). Ensuite, deuxième séquence, les années 1950, doublement importantes : d'une part, du fait de la traversée du désert, quand de Gaulle se positionne habilement en « recours » (c'est le moment où Colombey entre dans la conscience nationale en tant que symbole d'exil intérieur et de recueillement); mais, d'autre part, cette décennie voit également la consécration liturgique du mythe, à travers la parution en trois volumes des *Mémoires de guerre* – texte capital, dont le succès auprès du public (et de la critique) est retentissant et qui fixe la légende gaullienne de la même manière que l'avait fait *Le Mémorial de Sainte-Hélène* pour Napoléon dans les années 1820. C'est tout à la fois une relecture idéologique des événements passés (et souvent tendancieuse – notamment dans la minoration de Vichy, la sous-estimation du rôle de la Résistance intérieure et le fantasme d'une France qui se libère elle-même), un projet d'avenir (qui prépare son retour au pouvoir), et surtout une affirmation de l'équation absolue entre de Gaulle et la nation (il incarne la France, il l'« assume »).

Troisième grand moment : les années 1960, sous la présidence gaullienne de la nouvelle République. De Gaulle devient pendant ces années-là le père de la nation : symbole d'autorité, on l'a vu, mais aussi figure contestée. Un père, nous rappelle Freud, est fait pour être tué : avec Mai 68, la défaite lors du référendum d'avril 1969 et sa mort en novembre 1970, de Gaulle subit une triple mort – suivie d'une résurrection légendaire (on y reviendra). Vient ensuite ce qu'on pourrait appeler le « moment Colombey » : la construction d'un véritable culte gaullien dans son village, à travers notamment l'érection de l'immense croix de Lorraine, puis la transformation de la maison du Général en musée : ce culte, à mi-chemin entre la ferveur religieuse de Lourdes et la célébration de la gloire napoléonienne, connaît son apogée entre les années 1970 et la fin des années 1990 – c'est en quelque sorte la dernière grande religion laïque nationale (dans les archives du monument, les visiteurs sont appelés « pèlerins »). Enfin, à partir des années 1990, dernier temps, dans lequel nous nous trouvons encore : la consécration d'une icône politique, par le ralliement de toutes les grandes forces partisans à la mémoire du Général – et en particulier la gauche socialiste, qui se réconcilie avec la V<sup>e</sup> République après l'élection de François Mitterrand en 1981. En 1990, c'est l'homme qui avait dénoncé le « coup d'État permanent » qui

inaugure la plaque de l'appel du 18 Juin à l'Arc de triomphe – certains socialistes (on pourrait citer, par exemple, le souverainiste Jean-Pierre Chevènement) deviennent même plus gaulliens que les gaullistes.

#### UNE FIGURE MAGNIFIQUEMENT COMPLEXE

Voilà donc un survol rapide de l'ensemble du phénomène. Arrêtons-nous à présent sur quelques aspects particuliers de cette fabrique de la légende gaullienne, afin d'en faire ressortir la singularité historique. D'abord, un retour à de Gaulle lui-même. Il faut aussi souligner l'importance d'éléments plus personnels : son nom, qui est déjà une confirmation de sa vocation à incarner la nation (imaginons qu'il se fût appelé Dupont); son gabarit, sa voix, ses gestes particuliers, qui sont amplement commentés dans sa correspondance.

127

Dans les années 1960, outre le succès des aventures d'Astérix, deux éléments supplémentaires sont essentiels dans l'essor de sa légende : ses interventions télévisées et ses voyages officiels à travers la France. Bien que la télévision ne soit alors reçue que par une petite minorité de Français à l'aube de la V<sup>e</sup> République, de Gaulle exploite l'instrument fort intelligemment, avec des effets mesurables (notamment pendant la rébellion des généraux putschistes en Algérie, fin avril 1961, qu'il désamorce grâce à une intervention télévisée foudroyante). Ses voyages officiels aux quatre coins de l'Hexagone (il visite tous les départements métropolitains entre 1958 et 1965) attirent des foules considérables, et souvent frénétiques, surtout dans les communes rurales : de Gaulle comprend que sa mystique politique se fonde également sur cette possible proximité, du moins sur ce regard populaire. Nous pourrions même nous aventurer plus loin en affirmant que ces voyages au sein de la France profonde ont davantage contribué au mythe gaullien que l'élection au suffrage universel en 1965, qui à vrai dire est un demi-échec – on ne met pas un grand homme en ballottage.

Autre aspect de la légende gaullienne, la représentation de la guerre. Nous avons déjà évoqué les *Mémoires de guerre*, mais de Gaulle entretient aussi son mythe en inventant un nouveau rite politique après 1945 : la célébration de l'anniversaire du 18 juin 1940 au Mont-Valérien, fort militaire situé aux abords de Paris où furent internés et exécutés plus d'un millier de résistants. Ce rite, auquel il se consacre tous les ans entre 1946 et 1968, est remarquable dans sa singularité. C'est tout à la fois une célébration de son propre leadership, un hommage collectif à la Résistance et à ses martyrs, une commémoration de l'héroïsme

individuel (le rite est organisé par l'ordre de la Libération, la chevalerie créée par de Gaulle pendant la guerre) et une instrumentalisation de la Résistance au profit du gaullisme – bien que la plupart des résistants exécutés au Mont-Valérien fussent des communistes, le mémorial de la France combattante que le Général fait construire sur le site au début des années 1960 est un monument dont toute la symbolique est gaullienne.

La manifestation est républicaine par sa sobriété, mais pas dans son organisation. C'est de Gaulle qui est au cœur du rituel, et il ne prononce aucun discours (le silence joue un rôle important dans la mythologie gaullienne, car le Général comprend que parfois la meilleure manière de se faire entendre est de ne rien dire). L'héroïsme gaullien est bien particulier : de Gaulle n'est pas le grand capitaine de la tradition napoléonienne (ce rôle est attribué à Leclerc), mais plutôt l'organisateur de la victoire (ce n'est pas un hasard si un de ses héros historiques préférés est le révolutionnaire Lazare Carnot). Il y a également chez lui, comme chez tous les grands héros, un certain stoïcisme, une aptitude à déjouer la mort : il échappe aux tentatives d'assassinat, et sait aussi les exploiter avec humour – notamment quand il se présente à Romain Gary comme « l'écrivain français sur lequel on a le plus tiré ».

Dernier aspect, essentiel à toute grande légende politique : la plasticité, la capacité à incarner des figures contrastées. On le constate déjà à sa mort, en novembre 1970, quand les Français se rendent dans leurs mairies pour signer les registres de condoléances. Ces registres, également conservés à la fondation Charles-de-Gaulle, ne contiennent pas seulement des signatures, mais aussi des messages : ils témoignent de la remarquable complexité de la figure gaullienne dans l'imaginaire national à ce moment-là. De Gaulle est saint et martyr, grand chrétien, père de la nation, incarnation de la grandeur retrouvée : il faut noter ici l'importance de la politique étrangère gaullienne, qui est saluée à la fois dans ses aspects positifs (l'indépendance à l'égard des superpuissances, la reconnaissance de la Chine, l'ouverture vers le tiers-monde) et négatifs : l'anti-américanisme et l'anglophobie, qui est parfois bruyamment approuvée – dans l'inconscient national, nous le constatons encore aujourd'hui avec le Brexit, Albion est toujours perfide. Surtout, de Gaulle est célébré comme le « sauveur ». On le remercie d'avoir permis à la France de traverser les grandes épreuves de l'Occupation, la guerre d'Algérie et Mai 68. Une idée qui revient de manière persistante dans ces hommages populaires est que, sans l'intervention providentielle du Général, la France aurait été tout simplement rayée de la carte : il était « celui sans qui la France ne serait plus » ; un autre exprima cette reconnaissance en interpellant

directement l'homme providentiel : « Si nous sommes encore français, c'est à vous que nous le devons. » On le compare volontiers aux plus grands : César, Charlemagne, Jeanne d'Arc, Louis XIV et (le plus souvent) Napoléon. De Gaulle devient ainsi, dans l'imaginaire populaire, « le plus illustre des Français depuis Napoléon », ou encore le « Napoléon du xx<sup>e</sup> siècle ». Quand j'ai eu l'honneur d'interviewer Jean Daniel en 2010, et que je lui demandais ce que de Gaulle signifiait pour lui, il me répondit simplement : « Il est celui qui m'a permis de rester français. »

Une absence importante doit être notée dans ces hommages rendus en 1970 : la fondation de la V<sup>e</sup> République. Elle y figure très peu en effet. Il faut attendre la fin du siècle, notamment la célébration du centenaire de la naissance du Général, en 1990, pour que la qualité de père fondateur vienne s'ajouter à ses autres titres de gloire. Cette fin de siècle, ainsi que le début du nouveau millénaire, représente la consécration absolue du mythe gaullien : c'est le moment où il se nationalise (le phénomène des rues et places françaises au nom de Charles de Gaulle prend alors son essor), s'universalise (tous les partis, de l'extrême droite à l'extrême gauche, lui rendent hommage – les membres du Front national, Marine Le Pen et Louis Aliot en particulier, citent souvent de Gaulle dans leur propagande électorale, et il est mondialement célébré comme l'incarnation de la Résistance), se privatise (dans son livre d'entretiens intitulé *De Gaulle, mon père*, son fils, Philippe, met en scène un de Gaulle probablement vertueux, tout à la fois bon père et époux parfait) et surtout s'exemplarise : alors que la France connaît des scandales politiques à répétition et se met à douter de la probité de ses élites, de Gaulle devient le modèle absolu du désintéressement, du dévouement à la chose publique – on se souvient qu'il réglait sa note d'électricité à l'Élysée. Cette figure magnifiquement complexe, qui hante la mémoire collective nationale, est évoquée avec brio dans le roman de Benoît Duteurtre *Le Retour du Général* et avec humour dans la bande dessinée de Jean-Yves Ferri *De Gaulle à la plage*.

129

\*

La légende gaullienne doit être saisie dans une perspective historique mais aussi comparative. La France est un pays hautement mythogène. Depuis la Révolution française se sont ainsi succédé plusieurs schémas qui ont dominé l'imaginaire national : d'abord, le mythe napoléonien, qui est la légende dominante du premier XIX<sup>e</sup> siècle ; par la suite, le mythe républicain, qui connaît son apogée sous la III<sup>e</sup> République ;

après la Seconde Guerre mondiale, le communisme, qui, pour reprendre l'expression de Sartre, est « l'horizon indépassable ». Et c'est le mythe gaullien qui affirme ensuite son hégémonie, et prend effectivement le relais à partir des années 1960.

130 Le mythe gaullien est donc un aboutissement, dans un double sens. Il succède aux autres grandes constructions qui l'ont précédé tout en étant la forme la plus achevée du mythe politique national : il incorpore l'idéal jacobin de l'intérêt général, le volontarisme et le refus de la fatalité du communisme, la synthèse véritable de la « monarchie républicaine » que tenta en vain d'incarner le bonapartisme. En fait, la légende gaullienne constitue un dépassement par la transcendance des grands clivages qui ont divisé l'imaginaire national depuis la Révolution : de Gaulle cherche à réconcilier dans l'idéal qu'il incarne le pouvoir personnel et le régime parlementaire, l'administration civile et la force militaire, la République et la nation, l'ordre et le mouvement. Symbole de cette puissance du culte gaullien, les *Mémoires de guerre* sont devenus l'incarnation littéraire du surmoi français. L'ouvrage est entré dans la prestigieuse « Bibliothèque de la Pléiade » et figure en position notable dans les « mémoires d'État » recensés par Pierre Nora dans ses *Lieux de mémoire*. Et ce n'est pas par hasard qu'Emmanuel Macron a choisi de placer un exemplaire de cet ouvrage-talisman à ses côtés dans son portrait officiel, photographié en 2017. Le trait d'humour du dessinateur de *L'Express* Tim conserve donc toute son actualité : « L'humanité se divise en deux groupes, les gaullistes de droite et les gaullistes de gauche. »

Mais terminons quand même sur une interrogation. Même si Charles de Gaulle est un héros national admirable, qui n'a rien à envier aux monstres sacrés de l'ère contemporaine (Franklin Roosevelt, Mahatma Gandhi, Nelson Mandela), sa légende, qui témoigne bien de son rôle historique, peut-elle aider la France à faire face aux grands défis du XXI<sup>e</sup> siècle – la mondialisation, l'intégration européenne, la réforme de l'État, la création d'une démocratie plus citoyenne ? Il est en partie possible de répondre par l'affirmative, dans la mesure où le mythe gaullien véhicule des valeurs fondamentales pour un pays qui se veut républicain : la prééminence du politique sur l'économie, de l'intérêt collectif sur l'individualisme mercantile, de la fraternité sur l'égoïsme. Cependant, l'exemple de la présidence de la République est plus troublant. Est-ce une bonne chose qu'un système politique repose entièrement sur les capacités d'un seul homme, sur lequel se focalisent les attentes de tout un peuple ? La réponse est évidemment oui si l'homme en question est Charles de Gaulle. Mais elle est beaucoup



moins certaine lorsqu'on considère la classe politique contemporaine, et Emmanuel Macron en a fait la difficile expérience : il ne suffit pas de s'autoproclamer « président jupitérien » pour arriver à en être pleinement l'incarnation.

Le providentialisme pose un problème particulièrement redoutable pour la gauche en France. Elle s'est « réconciliée » avec la V<sup>e</sup> République, on le sait, mais n'a pas encore vraiment pensé en quoi pourrait consister une présidence de gauche. Elle a suivi deux stratégies : assumer pleinement la monarchie républicaine, sous François Mitterrand, et, à l'opposé, essayer d'imaginer une présidence « normale », selon la formulation maladroite de François Hollande. Toutes deux ont finalement échoué, et la nécessité de trouver une autre voie s'impose avec encore plus de force depuis la bérézina électorale qu'ont connue les socialistes en 2017. L'héritage gaullien reste donc un boulet encombrant pour la gauche française, et cette remarque de Winston Churchill pourrait également s'appliquer à elle en particulier, ou même à la France en général : « J'ai porté beaucoup de croix dans ma vie, mais aucune n'a été plus lourde que la croix de Lorraine. »

131

## BIBLIOGRAPHIE

- Maurice AGULHON, *De Gaulle. Histoire, symbole, mythe*, Paris, Plon, 2000.  
 Louis ARAGON, *Le Général de division*, Paris, Le Nouveau Clarté, 1968.  
 Riccardo BRIZZI, *De Gaulle et les médias*, Rennes, PUR, 2014.  
 Régis DEBRAY, *À demain de Gaulle*, Paris, Gallimard, 1990.  
 Benoît DUTEURTRE, *Le Retour du Général*, Paris, Fayard, 2010.  
 Jean-Yves FERRI, *De Gaulle à la plage*, Paris, Dargaud, 2007.  
 Charles DE GAULLE, *Mémoires de guerre (1954-1959)*, Paris, Plon, 1989, 3 vol.  
 Philippe DE GAULLE, *De Gaulle, mon père. Entretiens avec Michel Tauriac*, Paris, Plon, 2003-2004, 2 vol.  
 Sudhir HAZAREESINGH, *La Légende de Napoléon*, Paris, Tallandier, 2005.  
 – , *Le Mythe gaullien*, Paris, Gallimard, 2010.  
 Jean-Noël JEANNENEY (dir.), *Le Récit national. Une querelle française*, Paris, Fayard, 2017.  
 André MALRAUX, *Les Chênes qu'on abat...*, Paris, Gallimard, 1971.  
 François MITTERRAND, *Le Coup d'État permanent (1964)*, Paris, Presses de la Cité, 1993.

Pierre NORA, «Gaullistes et Communistes», in *id.* (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. 3, vol. 1, Paris, Gallimard, 1992, p. 346-393.

Philippe OULMONT (dir.), *Les Voies « de Gaulle » en France*, Paris, Plon, 2009.

Alain PEYREFITTE, *C'était de Gaulle (1994-2000)*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2002.

R É S U M É

---

*Quelle place occupe la figure du général de Gaulle dans l'imaginaire national en France – c'est-à-dire dans l'ordre de la symbolique politique et de la mémoire collective ? Pour répondre à cette question, l'article analyse les idées, les valeurs, les images, les rêves, les passions et les représentations historiques qui se rattachent à de Gaulle dans la culture politique française de 1940 à nos jours.*